

tout pour eux était désespéré : ils assurèrent en particulier qu'ils n'osaient paraître sur mer ; qu'ils n'avaient ni vin, ni eau de vie, et qu'eux-mêmes revenaient avec les mêmes chemises qu'ils avaient portées à Montréal, Ononthio ne s'étant pas trouvé en état de leur en donner d'autres.

Dans cette extrémité, M. Lamotte ne se déconcerta point ; le Français qui était venu avec les députés lui ayant remis les lettres du gouverneur, par lesquelles il apprit les avantages remportés depuis peu par les Français sur les Iroquois, il eut soin de les faire beaucoup valoir, surtout l'action de M. de la Durantaye auprès de Boucherville. Il déclara ensuite que malgré la disette des marchandises, causée par le retardement des vaisseaux de France, que les vents contraires, et non la crainte des Anglais, avaient empêchés d'arriver aussitôt que de coutume, il donnerait tout ce qu'il lui en restait dans ses magasins au même prix où elles avaient toujours été, et qu'il les donnerait même à crédit.

Cette proposition eut un bon effet : Onaské et quelques autres émissaires du commandant s'en prévalurent pour faire ouvrir les yeux aux plus échauffés, sur les conséquences des démarches qu'ils venaient de faire ; et lorsque M. de Lamotte les vit ébranlés, il les assembla. Il leur dit, que pour peu qu'ils voulussent réfléchir sur tout ce qui s'était passé depuis qu'il était parmi eux, ils reconnaîtraient que ce n'était point lui qui les avait trompés, ainsi qu'ils s'en étaient plaints, mais qu'ils s'étaient laissé séduire par de mauvais esprits, dont ils auraient dû se défier. S'apercevant que ce reproche les avait touchés, il jugea qu'il serait inutile de leur faire un plus long discours, et sans leur laisser le temps de se consulter, il leur proposa d'envoyer plusieurs partis contre les Iroquois, qui étaient actuellement en classe avec les Hurons et quelques Outaouais.

A peine le commandant eut-il cessé de parler, qu'Onaské, OUILAMEK, chef Poutéouatami, et un Algonquin, nommé MIKINAC, se déclarèrent chefs de l'entreprise, et rassemblèrent aussitôt un nombre considérable de guerriers. Ils coururent de suite chercher les Iroquois : on se battit avec acharnement sur le bord d'une rivière ; mais à la fin, les Iroquois furent obligés de se jeter à la nage pour se sauver. Les vainqueurs amenèrent à Michillimakinac trente-deux prisonniers, et y aporièrent trente chevelures, avec un butin d'environ cinq cents peaux de castor. Plusieurs Hurons étaient du nombre des prisonniers ; on les remit entre les mains de leur tribu, qui parut très sensible à cette déference.

Après un coup de cet éclat, il n'y avait pas à craindre que les Outaouais s'accommodassent, au moins de sitôt, avec les Iroquois. "Telle est," dit Charlevoix à cette occasion, "la déplorable condition de ceux qui ont à gouverner des barbares sans foi et sans